

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC., ETC.

comprenant :

LA LANGUE FRANÇAISE; LA PRONONCIATION; LES ÉTYMOLOGIES; LA CONJUGAISON DE TOUS LES VERBES IRREGULIERS;
LES RÈGLES DE GRAMMAIRE; LES INNOMBRABLES ACCEPTIONS ET LES LOCUTIONS FAMILIÈRES ET PROVERBIALES; L'HISTOIRE;
LA GÉOGRAPHIE; LA SOLUTION DES PROBLÈMES HISTORIQUES; LA BIOGRAPHIE DE TOUS LES HOMMES REMARQUABLES, MORTS OU VIVANTS;
LA MYTHOLOGIE; LES SCIENCES PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES ET NATURELLES; LES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES;
LES PSEUDO-SCIENCES; LES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES; ETC., ETC., ETC.

PARTIES NEUVES :

LES TYPES ET LES PERSONNAGES LITTÉRAIRES; LES HÉROS D'ÉPOPÉES ET DE ROMANS; LES CARICATURES
POLITIQUES ET SOCIALES, LA BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE; UNE ANTHOLOGIE DES ALLUSIONS FRANÇAISES, ÉTRANGÈRES, LATINES
ET MYTHOLOGIQUES; LES BEAUX-ARTS ET L'ANALYSE DE TOUTES LES ŒUVRES D'ART;

PAR PIERRE LAROUSSE

« Le dictionnaire est à la littérature d'une nation ce que le fondement, avec ses fortes assises, est à l'édifice. »	DUPANLOUP.
« Fais ce que dois, advienne que pourra. »	DEVISE FRANÇAISE.
« La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. »	DROIT CRIMINEL.
« Cécyl est un livre de bonne foy. »	MONTAIGNE.
« Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. »	ADAM.

TOME QUATRIÈME

PARIS

ADMINISTRATION DU GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

19, RUE MONTFARNASSE, 19

1869

la volonté ni de la prévoyance, où éclate parfois une ignorance si naïve, il y a dans ce poème un mérite bien rare, le mérite de la vérité humaine. L'action, au lieu de marcher vers un but déterminé, s'agit au hasard; mais plusieurs des personnages qui concourent à cette action toute fortuite ont un cœur qui bat, des yeux qui pleurent; ils aiment sincèrement, ils sont capables de s'indigner, de haïr; les sentiments qu'ils éprouvent sont souvent traduits d'une façon très-imparfaite, mais du moins ils éprouvent quelque chose. Ils peuvent tressaillir de joie et de douleur, et cela vaut mieux que d'avoir des paroles joyeuses ou éplorées pour des joies et des larmes menteuses.

Si la *Chute d'un ange* a eu ses détracteurs, elle a trouvé aussi des admirateurs enthousiastes; témoin l'appréciation suivante: « M. de Lamartine, dit Leconte de Lisle, a fait mieux que les *Méditations* et que *Jocelyn*, mieux que les *Harmonies*; il a écrit la *Chute d'un ange*. Mon sentiment à ce sujet est celui du très-petit nombre, je le sais. Là critique, d'ordinaire si élogieuse, a rudement traité ce poème, et le public lettré ne l'a point lu ou l'a condamné. La critique et le public sont des juges mal informés. Les conceptions les plus hardies, les images les plus éclatantes, les vers les plus mâles, le sentiment le plus large de la nature extérieure, toutes les vraies richesses intellectuelles du poète sont contenues dans la *Chute d'un ange*. Les lacunes, les négligences de style, les incorrections de langage y abondent, car les forces de l'artiste ne suffisent pas toujours à la tâche; mais les parties admirables qui s'y rencontrent sont de premier ordre. »

Chute de Rome (LA), roman anglais de Wilkie Collins. Ce beau récit parut à Londres en 1850. Il porte pour épigraphe (détail assez curieux) deux vers de la tragédie d'*Alaric* de notre Scudéry :

La ville cesse d'être :
Le Romain est esclave, et le Goth est son maître.

Au sommet de la chaîne des Alpes qui confine aux plaines lombardes, parmi les rochers entourés de précipices, sur le bord d'un de ces petits lacs que les montagnes retiennent quelquefois à leur cime, par un jour nuageux, une femme et un enfant horriblement mutilé, qu'à leurs vêtements on reconnaît pour Germains, échappés au massacre des cohortes ordonné par l'empereur Honorius, attendent, cachés dans l'épaisseur des forêts, le passage de l'armée d'Alaric. Dans ses rangs combat Hermanric, frère de Goisvintha, dont le mari venait d'être massacré, et protecteur naturel du pauvre enfant, que, par un merveilleux hasard, sa mère a pu sauver en l'emportant frappé déjà et couvert de sang. Mais ces deux infortunés sont sans abri, sans nourriture; si l'armée d'Alaric tarde d'un jour, tous deux auront succombé, sans avoir pu dénoncer leurs meurtriers et demander vengeance. La vengeance, en effet, est le dernier vœu, la suprême ambition qui, dans le cœur ulcéré de Goisvintha, remplace tout sentiment, toute passion, toute pensée. La haine de Rome domine cette femme altière, et ses yeux ardents couvrent les riches plaines de la Lombardie comme une proie qu'ils voudraient dévorer avant de se fermer pour jamais. Cependant les heures se passent, la nuit va venir; tout espoir semble perdu. Ne prenant plus conseil que de sa rage, Goisvintha saisit dans ses bras l'enfant blessé; elle se traîne au bord du lac glacé où elle a résolu de s'enlever avec lui, lorsqu'un bruit lointain frappe son oreille : les Goths s'approchent, et bientôt à la lisière des forêts alpestres apparaît l'avant-garde de l'armée barbare. Les signaux de Goisvintha ne manquent pas d'attirer sur elle l'attention des soldats, qui la conduisent, sur sa demande, auprès d'Hermanric. Le jeune guerrier écoute avec une fureur concentrée le récit des trahisons qui ont si cruellement frappé sa famille et son peuple. Pendant que Goisvintha lui raconte, une vieille femme moitié sibylle, moitié médecin, aux mains de laquelle Hermanric a remis son neveu, essaye vainement de ranimer le malheureux enfant; celui-ci expire malgré les incantations et les remèdes. Goisvintha ne pousse pas un cri, ne verse pas une larme quand on dépose à ses pieds le cadavre encore tiède de son fils; mais, accroupie devant ce cadavre, elle demande vengeance. Dominant sa voix, celle d'Alaric se fait entendre; elle promet à ses guerriers le pillage de la ville éternelle. Les barbares, à cette voix, ont repris leurs rangs, leurs masses imposantes s'ébranlent, et du haut des Alpes le torrent dévastateur que cette dernière digue n'arrête plus se précipite sur la Péninsule ouverte à ses flots.

A ce premier tableau, qui ne manque pas de grandeur, succède une peinture d'un tout autre caractère : nous sommes à Ravenne, sur les bords de l'Adriatique; là s'est retiré, abandonnant Rome à ses destinées, le faible Honorius. Autour de lui se tiennent ses courtisans, ses parasites, des poètes mercenaires, des artistes besogneux et des philosophes en quête d'emploi, pendant que l'héritier des césars se livre à son passe-temps favori, l'éducation des volailles. Cependant un sénateur arrive de Rome avec un message et demande l'empereur; les courtisans, sa mission remplie, cherchent à le retenir à Pavie, en essayant de l'effrayer de l'approche des Goths;

mais Vetrano sourit à l'idée seule que leurs bandes indisciplinées puissent arriver sous les murs de la cité impériale, et son unique préoccupation est une fantaisie d'artiste. Désirant exécuter une statue de Minerve, il adopterait volontiers comme type de la sévère déesse une de ces blondes filles de la Germanie, renommées à la fois pour leur chasteté retenue et pour leur beauté calme, imposante et rigide. Ce culte plastique de la déesse de la sagesse n'empêche pas Vetrano d'être, au même moment, plongé dans une intrigue. Près de son palais habite un obscur sectaire, connu sous le nom de Numérien. Cet homme est un chrétien enthousiaste, qui, frappé de la corruption peu à peu introduite dans l'Eglise, a voué sa vie aux travaux d'une réforme à peu près impossible. En attendant qu'il l'ait propagée au dehors, il en pratique chez lui les rigoureux devoirs, et sa fille Antonina se trouve ainsi condamnée à mener la vie des religieuses cloîtrées, bien qu'elle appartienne encore au monde. Mais, par malheur pour Numérien, sa fille paraît goûter peu l'aride voie où il voudrait la pousser. Tous les instincts qui font l'artiste éminent vivent en cette jeune fille et se révoltent contre la volonté absolue qui la condamne à s'anéantir dans une longue prière. Au son du luth de Vetrano, Antonina, comme fascinée par la musique, est venue, sans que son père en ait rien su, exposer aux désirs du riche libertin la chasteté beauté de ses seize ans. Mais le sénateur n'a aucun empire sur l'âme de la jeune vierge; ses flatteries, ses caresses, elle les repousse; ce n'est qu'au moment où Vetrano saisit son luth, quand il ouvre à la jeune fille les champs éthérés de la poésie, quand il s'adresse à l'artiste et non plus à la femme, qu'il reprend sur elle son ascendant. Par sa nouveauté, cette situation excite chez Vetrano des curiosités qu'il croyait amorties, et que chercheraient vainement à ranimer, par leurs complaisantes avances, les belles patriciennes au milieu desquelles se passe sa vie. Sur ces données, un lecteur quelque peu au courant des formules littéraires anglaises devinera sans peine que l'intérêt du récit doit naître d'un amalgame facile à prévoir entre les deux séries de faits que nous avons indiqués. Les tentatives séductrices de Vetrano, secondées par un ancien prêtre polythéiste qui s'est introduit à titre de coreligionnaire chez le crédule Numérien, amènent le départ d'Antonina, devenue suspecte à son père et chassée par lui dans un moment d'injuste méfiance. Sans asile et poursuivie par les agents du riche sénateur, il ne lui est pas permis de rester dans Rome, et elle en sort justement à l'heure où l'armée des Goths vient d'investir la ville. Un heureux hasard la sauve du déshonneur et de la mort qui l'attendaient aux avant-postes de l'ennemi; elle tombe dans les mains d'Hermanric, dont la vengeance généreuse respecte la jeunesse et la beauté. Après quelques heures passées sous la tente du jeune chef, ils se séparent épris l'un de l'autre. Désormais Hermanric ne songera plus qu'à dérober cette victime aux sanguinaires ressentiments de Goisvintha, qui lui a arraché le premier captif que lui livrerait la fortune des armes. La terrible Germaine découvre le secret des amours d'Antonina et d'Hermanric, et fait assassiner ce dernier dans un rendez-vous qu'il a donné à la jeune Romaine. Après avoir vu périr son vaillant protecteur, Antonina est ramenée dans Rome par une suite de hasards assez peu vraisemblables. Là, rendue à son père qui a reconnu son innocence, elle partage le sort de la population romaine affamée par le blocus des Goths. Les angoisses du besoin, la vue de son père expirant à la fontaine de sa retraite. Une seule porte s'ouvre devant elle; c'est celle de Vetrano, qui, entouré de ses amis, a résolu de finir comme Sardanapale, au milieu d'une orgie funèbre. Il va incendier son palais; la vue d'Antonina le détourne de ce projet insensé. Cependant, celle dont la seule présence l'a sauvé reste exposée à mille périls. Goisvintha la poursuit toujours de sa haine sauvage; elle l'atteint, ainsi que son père, dans un temple païen où ils se sont réfugiés; mais, au moment où la terrible Germaine vient de frapper Antonina d'un coup mal assuré, le sacrificateur sauve cette dernière en livrant à l'improvisiste Goisvintha aux mortelles étreintes du dragon de bronze, idole hideuse cachée dans les profondeurs souterraines du temple païen.

Il y a de tout dans ce roman, et au plus haut degré, érudition profonde, style magistral, imagination féconde, art de peindre et de conter, d'intéresser et d'émouvoir. Aussi la *Chute de Rome* a-t-elle obtenu, à son apparition en Angleterre, un succès des plus légitimes, et qui ne manquera pas de trouver de l'écho en France, si l'on avait la bonne idée d'en donner une traduction.

Chute de Satan (LA), suite du *Comte de Lavernie*. V. COMTE DE LAVERNIE (1c).

Chute du ciel (LA) ou les *Antiques météores planétaires*, par le baron d'Espiard de Colange. Ce livre, très-peu connu, présente des idées dont la hardiesse et la nouveauté égalent l'étrangeté. Le *Grand Dictionnaire* ne peut présenter ces idées à ses lecteurs que sous toutes réserves; mais l'étrangeté même qui les caractérise est un motif suffisant pour qu'on ne cherche pas à les étouffer, sans les connaître, sous le rocher dédaigneux de l'oubli. Selon M. d'Espiard de Colange, tout le

désordre apparent que présentent les couches superposées de l'écorce de la terre, — et que les géologues, d'accord en cela avec les traditions religieuses de presque tous les peuples, ou au moins avec le sens que nous donnons à ces traditions, expliquent par de grands cataclysmes exclusivement propres à notre globe, — serait dû à des cataclysmes d'un autre genre, qu'il désigne d'une manière générale sous la dénomination de *chute du ciel*. Nous avons lu avec attention l'ouvrage dont il s'agit; nous nous sommes pénétré de son esprit, et voici le résumé fidèle que nous en offrons, en nous plaçant pour un moment au point de vue de l'auteur, mais en renouvelant toutefois les réserves que nous avons déjà exprimées. Si, dans ce compte rendu, il se glissait quelque chose de nous, si nous nous avisions, par hasard, d'appuyer de quelques observations personnelles les singulières théories de M. d'Espiard, nous supplions le lecteur d'attribuer ces écarts à un entraînement irrésistible, et de croire, quoi que nous, disions, à notre orthodoxie géologique. Cela dit et le lecteur prévenu, voyons quelles sont les théories de l'auteur de la *Chute du ciel*.

Dans l'entassement de couches diverses de terres, de rochers, de cailloux d'eau douce, de coquillages et d'ossements qui recouvrent presque tout notre sol, les savants ne veulent voir qu'un arrangement terrestre ou diluvien et maritime, une progression constante; de même pour la formation des couches de houille et de marbre. Mais rien de semblable n'existe pour les végétaux, ni pour les minéraux, ni pour les animaux. Il y a donc là un fait hors nature que rien ne précède ou ne suit d'une manière normale. Il est évident qu'à diverses époques la terre a éprouvé des bouleversements effroyables, bien plus grands et d'une nature tout autre que ceux qui pourraient être produits par un ou plusieurs déluges successifs, et même par des déplacements de mer. Notre sol, mélangé de débris les plus disparates, n'est d'ailleurs pas maritime, et les coquillages ne prouvent rien. Il est évident aussi que des matières toutes formées sont arrivées de l'extérieur sur la terre, à des temps plus ou moins anciens. Les détritus, les ossements et autres antiques matières organisées sont si considérables et si insolites sur la surface de la terre, que la plupart n'ont pu arriver là où ils sont que d'une manière fortuite, instantanée. Enfin, tout est entassé dans un tel désordre, qu'il est évident encore qu'un autre monde est tombé sur la terre et s'y est ajouté en y précipitant ses débris. C'est la *chute du ciel*, pour nous servir de l'expression celtique si caractéristique.

Dans l'antiquité, plusieurs nations racontaient que leur origine était antérieure à divers arrangements nouveaux qui avaient eu lieu dans le ciel. Les Arcadiens se prétendaient « antérieurs à la lune. » La terre serait donc plus ancienne que l'ordre céleste dont la lune fait actuellement partie; il faudrait qu'elle fût venue de l'espace se faire entraîner dans son orbite. Moïse, dans son langage mystique, parlant à son peuple systématiquement ignorant, dit que la terre était créée quand apparurent la lune et les étoiles. La lune, entrant dans le système terrestre, a dû éprouver et faire éprouver à la terre, dans les premiers temps, d'effroyables bouleversements. C'est alors, dans ces oscillations inévitables, attraction, répulsion et perturbations diverses non encore régularisées, qu'elle a versé sur la terre ses eaux, ses rochers les moins adhérents, même ses êtres, ses esprits, ses embryons, en un mot tout ce qui ne faisait pas partie de son ossature. Pour caractériser la chute du ciel, Hésiode dit : « Pendant neuf jours et neuf nuits l'enclume d'airain tomba du ciel sur la terre. » Les Chinois croient que la civilisation terrestre est antérieure de plusieurs centaines de milliers d'années à l'époque actuelle.

Buiffon s'exprime ainsi : « Le sol, en beaucoup de lieux, est partagé en grandes zones toutes différentes et bien distinctes; les unes composées de granits, de porphyres, de jaspes, de quartz, jetés par blocs, par groupes, et non par lits et par couches sur des terres fossilisées, ou sur des rochers d'une tout autre nature; les autres, selon une lisière suivie dans toute la ligne de leur chute, forment des zones toutes calcaires ou souvent toutes formées de cornes d'Ammon, et d'autres corps fossiles les plus étrangers à la terre; et encore ici, en contre-bas, rien ne ressemble à la surface. » Cuvier est le premier qui ait parlé d'une manière raisonnable des révolutions du globe; encore s'est-il vu obligé à une grande réserve, pour ne pas heurter les préjugés considérés depuis tant de siècles comme articles de foi : « S'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de 5,000 à 6,000 ans; que cette révolution a enfouci et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces d'animaux les plus connues aujourd'hui. » Laplace est plus explicite : « Il existe dans l'espace céleste des corps opaques aussi considérables et peut-être en aussi grand nombre que les étoiles... » Puis, relatant la tradition qui dit que, à partir de l'époque lunaire, l'âge d'or cessa sur la terre, il ajoute : « Un événement de cette sorte a dû produire les désastres dont les âges passés de la terre présentent partout les vestiges... »

L'axe lui-même de la terre et le mouvement de rotation ont pu changer. De grands peuples ont disparu du sol qu'ils ont habité. Leur langue, leurs cités, tout a été anéanti. Il n'est resté de leurs sciences et de leur industrie qu'une tradition confuse, et des débris dont l'origine est incertaine... L'espèce humaine, réduite à un très-petit nombre d'individus et à l'état le plus déplorable, uniquement occupée du soin de se conserver, a dû perdre entièrement le souvenir des sciences et des arts... A peine reconnaît-on la place où fut Babylone. De Humboldt croit que la mer, arrivée dans le même temps que le cataclysme de terre, a noyé la majeure partie de l'antique terre habitée, ses villes, ses monuments. Beaucoup de ces monuments sont encore parfois aperçus au fond des eaux. Ce savant porte à plus de sept cents le nombre des aérolithes qui, actuellement encore, tombent chaque année sur la partie terrestre de notre planète (sans compter ceux qui tombent dans la mer, cinq fois plus étendue, aérolithes chauds ou froids, semblables par leurs éléments aux matières telluriques. Donc, à certaines époques des temps passés, des matières pareilles ou autres ont pu tomber en masses grosses comme des montagnes et se disséminer sur la terre. « Il est incontestable, dit Arago, que les inondations n'expliquent pas les effets erratiques par les géologues. » Et Brongniart : « En Suède, les longues traînées de blocs erratiques mêlés de sable, suivant des voies parallèles, n'ont rien de commun avec les terrains de ces contrées. »

Passons à un autre ordre de preuves, un poème de lamentations, presque indéchiffrable, et qui remonte bien au-delà d'Homère, les *Tables égubiennes*, gravées sur le bronze, et trouvées, en 1444, dans de vastes substructions à Gubbio, ville d'Ombrie, nous avaient appris que le peuple étrusque, dont on a découvert depuis de si splendides traces, avait été plus que décimé par une conflagration hors nature, venant des cieux. D'après la légende indienne, l'âge actuel de la terre remonte à environ 5,000 ou 7,000 ans. C'est alors que le soleil se montra tel qu'il est resté depuis, que la lune fit son entrée dans notre système, et que l'homme, resté seul des êtres intelligents, devint une domination terrestre. Selon les Grecs, la plus grande partie du vieux monde, engloutie sous l'eau, se trouve dans l'empire de Pluton, avec la fille de Cérès, inopinément enlevée et enfouie dans la terre, qui elle-même ne se ressemble plus. Dans les traditions des Gauls et de l'Egypte, le soleil, à l'égard de la terre, a plusieurs fois changé de place, sans que celle-ci en éprouvât des changements remarquables dans toutes ses parties à la fois. La légende celtique concernant le barde Sindorix, rapportant les instants qui précédèrent et suivirent les dernières grandes catastrophes de la terre, dit : « Le barde Sindorix pinçait d'une lyre d'ivoire enrichie d'or, présent des dryades... Des jeunes hommes assis étaient autour de lui, la tête nue; une cuirasse d'argent sur un vêtement d'or et d'azur et des souliers pentagoniques étaient leurs vêtements. Ils écoutaient les merveilles du ciel et suivaient la marche des mondes... Tout à coup l'horizon s'obscurcit... Des nuages épais, un vent impétueux ont troublé l'atmosphère... L'amas d'étoiles qu'on suivait disparaît sous des voiles sombres... Zéta, Zéros, Eblis ont disparu. Uranus précède Saturne... Nous ignorons les millions de dieux dont le règne influença un moment notre planète... »

Avant le temps dont il est parlé dans l'épisode du barde Sindorix, la planète Uranus était-elle inférieure à Saturne? Lui devint-elle supérieure dans ce bouleversement et entraîna-t-elle à sa suite les trois autres planètes Zéta, Zéros et Eblis? Ce récit semble le dire. La légende ajoute que le barde Sindorix disparut ou périt dans la catastrophe et ne ne put être retrouvé. Ses disciples dirent qu'il était mort de désespoir, en apercevant par prévision la nouvelle ère matérielle et funeste dans laquelle la terre allait forcément entrer, par suite du vaste bouleversement qu'elle eut alors à supporter, et qui la remplit des monstrueuses déjections dont sa surface se trouva envahie. Dans les traditions des brahmes de l'Inde, cet événement d'une conflagration *soli-lunaire* est rapporté à la manière burlesque habituelle aux Asiatiques : « La lune frappée se brisa en morceaux en tombant. » Ailleurs, ils disent : « Les montagnes se révoltèrent contre les dieux; alors elles volèrent en l'air, cachèrent le soleil et écrasèrent les villes; elles furent précipitées de toutes parts, et la terre ébranlée en fut couverte. »

Dans son *Histoire de l'astronomie*, Bailly a dit : « Il y a mille preuves traditionnelles ou monumentales qui nous font connaître qu'avant cette conflagration générale la terre avait eu une civilisation universelle, dont il ne resta que des débris. » De cette civilisation dont parle le savant Bailly, et que nous laissons entrevoir la légende du barde Sindorix, nous trouvons les preuves les plus palpables dans les récits d'Homère : « Sur un point culminant de l'ancien territoire (Gaulois ou Gaulois), un lieu épargné, situé sur la vaste mer, dans une île éloignée, toute couverte de forêts, on trouvait une grotte enchantée, un palais souterrain qu'un art prévoyant avait ainsi fait bâtir. Il existait de temps immémorial, antérieur au dernier grand événement céleste, et il était habité par des nymphes et une déesse. Celle-

ci était fille du sage Atlas, ce divin astrologue qui connaissait tous les abîmes de la mer et des cieux, dont la *vue infinie*, le pouvoir terrible que lui donnait la science, s'étendait sur tout, et qui avait prévu la catastrophe céleste. De magnifiques brasiers ornaient l'entrée de ce palais. La déesse et ses nymphes travaillaient à de merveilleux ouvrages qui leur plaisaient et que l'art avait enseignés à ces femmes d'élite de l'Occident. Plus loin, Homère fait aborder son héros dans une autre île; il l'introduit dans un palais bâti de pierres de taille, situé au milieu des bocages et des forêts de l'île d'Eée, fort basse et presque submergée... « Quatre suivantes accommodent sa couche de beaux draps et de tapis. On lui prépare un bain : un grand vase d'airain est placé sur un trépied au-dessus d'un grand feu; il entre dans une baignoire préparée, et l'eau coule par un tuyau sur ses épaules. Puis on lui donne une chemise fine et un manteau; alors il peut s'asseoir sur un superbe siège, avec un escabeau sous les pieds. On lui présente un bassin d'argent plein d'une eau pure et parfumée. Il est servi dans de la vaisselle d'argent; la table est couverte de mets et on lui verse le vin dans une coupe d'or. » Notez que tout cela se passait en Occident, qu'Homère était de plus de mille ans antérieur à notre ère, et qu'il reproduisait des légendes qui se perdaient déjà dans des dates indéfinies. Comme ces tableaux nous reportent loin des discussions sur les hautes et les couteaux en silex dont nos savants veulent que nos ancêtres aient fait usage !

Homère n'est qu'un dernier vestige d'un monde antérieur.

En ce temps-là (trois ou quatre siècles peut-être avant les catastrophes que nous appelons la *chute du ciel*), un roi d'Égypte, du nom de Souryd ou Sauryd, fils de Sahaloc, songea qu'il voyait un vaste corps choir sur la terre, en y répandant les ténèbres, et faire en tombant des bruits horribles, épouvantables. Puis les populations décimées de ces contrées, ne sachant de quel côté se tourner pour se sauver de la chute des pierres et de l'eau chaude et puante qui tombait en même temps, se virent bientôt resserrées entre deux chaînes de montagnes qui se penchaient l'une vers l'autre. Des auteurs arabes cophtes, qui relatent ce songe d'après les papyrus trouvés sur des momies, disent que ce fut la lune qui, plus tard, produisit la catastrophe prévue par Souryd. D'après les mêmes papyrus, dans ce même temps du roi Sauryd, un pontife supérieur, nommé Achmon (peut-être Acmon, père de Saturne), Dieu, roi ou personnage de l'Occident, songea aussi qu'il regardait par son télescope, miroir fait de toutes sortes de minéraux et placé sur un fanal d'airain, au milieu de l'antique ville d'Emos (ancienne Masre, en Égypte). Il y vit le ciel, s'abaissant au-dessous de sa situation ordinaire, s'approcher et couvrir la terre comme ferait un vaste bassin renversé. Puis mille corps de toutes figures se mêlaient parmi les hommes. Alors une éclaircie s'étant faite, un brillant soleil se montra; mais le ciel ne prit la situation normale qu'il a conservée depuis qu'après que celui-ci eut fait trois cents tours. La légende ajoute que, à la suite de son songe, le roi Sauryd commanda qu'on bâtît les pyramides pour se garantir des effets probables qu'on attendait. Et quel puissant argument on peut tirer de ces pyramides pour l'existence d'une antique civilisation antérieure ? Selon l'évaluation des savants de l'expédition d'Égypte, la seule pyramide de Chéops serait un travail de plusieurs milliards de notre monnaie, de plusieurs centaines de mille ouvriers et de deux à trois millions de mètres cubes d'énormes pierres taillées. Et il y a une vingtaine de pyramides en Égypte ! Entre Denderah et Philæ, sur un territoire qui n'a pas plus de deux à trois lieues de large, il y a déjà au moins deux millions de mètres carrés couverts de bas-reliefs; plus de quatre millions de mètres dans la seule Thèbaïde; et combien ont disparu ! Les travaux actuellement souterrains, hypogées, monolithes énormes creux ou pleins, ouvrages de la main des hommes, sont partout innombrables sur la terre d'Égypte. Il y avait seize cents sphinx alignés, de dimensions colossales, dans les seules dépendances du palais de Karnak. Les monuments de Thèbes aux cent portes et ses grottes syringes, ou palais souterrains à plusieurs étages, et mille autres merveilles, tout cela prouve mathématiquement qu'il y a eu là autrefois une immense population, et tout autour, au loin, une vaste contrée fertile qui est engloutie sous des monceaux de rochers, de terres, de sables, un sol d'aérolithes enfin facile à constater et tout aussi visible que les pyramides elles-mêmes. Hérodote porte à six millions d'habitants la population de l'Égypte, et ce chiffre devait déjà être exagéré. Il est donc matériellement impossible qu'un si petit peuple ait pu entreprendre et exécuter les travaux de longue haleine, la plupart gigantesques, dont nous venons d'indiquer quelques fragments, travaux qui ne seraient pas plus dans les conditions du territoire que dans celles des populations. L'Europe tout entière, si puissante aujourd'hui, n'oserait entreprendre un ouvrage pareil aux seules pyramides. La population contemporaine des travaux égyptiens a dû être vingt ou trente fois plus considérable que celle que nous savons avoir pu exister depuis l'ère de Moïse, car il serait trop déraisonnable de supposer qu'on

ait bâti de cette sorte dans le désert. L'Égypte était donc un vaste territoire en grande partie englouti, et qui doit renfermer d'innombrables quantités de villes et d'ouvrages inconnus pour longtemps, pour toujours peut-être. Les déserts, autour de l'Égypte, ne sont pas seulement des plaines monotones et des monticules de sable; il y a d'un côté la chaîne Arabique, qui a de 25 à 50 lieues de large, et de l'autre la chaîne Libyque, plus considérable encore, toutes deux composées de blocs erratiques superposés sans fin et sans ordre. Les vallées sont couvertes de fragments de rochers de différentes espèces. Les environs des pyramides sont aussi couverts de blocs de granit qui n'ont rien de semblable avec les pierres qui ont servi à leur construction. Plus au midi, entre Syène et l'île Philæ, il y a des masses d'une multitude innombrable de rochers sans adhérence entre eux, et posés les uns sur les autres, tels qu'ils sont tombés là et ailleurs, recouvrant souvent des vestiges de monuments et des troncs d'arbres encore debout dont l'espèce est inconnue dans l'Égypte actuelle. Dans la vallée du Lac sans eau, *Bahr-beld-mâr*, à l'ouest des lacs Nubiens, dans l'infertile chaîne Libyque, au milieu de terrains sablonneux, salins, bitumineux, on trouve des quantités considérables de ces bois pétrifiés, agatisés, ne ressemblant à aucun de ceux qui existent sur terre. Le bassin du lac Moëris, entre les chaînes Libyques, est maintenant chargé de six ou sept fois autant de matières salines que les eaux de la mer. On a prétendu que ce lac, qui a 60 lieues de circuit, avait été creusé par le roi Moëris; il vaut mieux y voir une petite portion de l'ancien sol épargnée par la chute du ciel; car, d'après les calculs des savants de l'expédition d'Égypte, il eût fallu pour ce travail 800,000 hommes pendant huit cents ans, et 800 milliards de notre monnaie, le tout au bas mot. D'ailleurs, on sait que d'anciens monuments existent au fond du lac Moëris, entre autres les fondements de deux des plus vastes pyramides. La catastrophe céleste a seulement noyé ces 20 lieues carrées de l'ancien sol dans une chute d'eau et de sel. « Les causes qui ont amené les amas de matières siliceuses de ces poudingues sont, disent les savants de l'expédition d'Égypte, la suite, sans doute, des grandes et dernières catastrophes de la terre. Quant à leurs causes, quant à la manière dont elles ont agi et à la voie que ces matières ont suivie pour arriver où nous les voyons, le champ des conjectures est trop vaste pour qu'on ose émettre une opinion... Et ce phénomène géologique d'arbres pétrifiés, enveloppés par des dépôts de cailloux roulés ou autres fragments, et qui eux-mêmes ont conservé leurs formes, leur tissu, et quelquefois leur situation debout naturelle, etc., est tout aussi extraordinaire. Cela se voit surtout dans le fleuve sans eau de la Libye et en beaucoup d'autres lieux de la terre. En Égypte, c'est bien remarquable, parce qu'il n'y existe ni ces arbres ni d'autres; et, toutefois, on trouve de ces troncs d'arbres pétrifiés, non-seulement dans les vallées, mais encore sur la cime des montagnes arides. »

Diodore de Sicile avait été frappé de ce fait, que l'on ne voit dans les environs des pyramides aucune trace ni du transport ni de la taille des pierres.

Depuis les temps historiques, le sphinx colossal de 172 pieds de long, qui est à l'ouest de la grande pyramide, avait le corps recouvert presque en entier de terre; la tête dépassait le sol de 42 pieds; or, les anciens ne savaient même pas que la tête seule du sphinx était taillée de main d'homme, ce qui prouve que le sol a bien peu varié depuis l'événement qui a enfoui le corps.

Les matériaux des pyramides, et la majeure partie des anciens édifices de Thèbes et autres de l'Égypte supérieure, diffèrent peu des pierres calcaires et des grès employés en France; mais les constructions romaines de l'Égypte étaient en granit et autres pierres erratiques qu'on faisait enlever dans les campagnes. A Thèbes, les plus vieux édifices sont construits avec des débris de monuments plus anciens, ce qui prouve que les constructions, depuis l'âge historique, ont été faites sur un terrain nouveau. Ajoutons que, au-dessus de presque toutes les portes des temples rebâtis ou palais anciens de l'Égypte, on voit sculpté un globe ailé, probablement un symbole de la venue de la lune dans notre système, à l'époque de la catastrophe qui en cava, qui enterra l'ancienne civilisation. Il y a quelques années, en pratiquant des fouilles autour du sphinx, M. Mariette y a d'abord trouvé sa représentation couchée sur un autel et la tête ornée d'un large disque solaire ou planétaire, désignant évidemment le lieu de son origine. Plus bas, à une soixantaine de pieds de profondeur, sous un terrain dur et compact mêlé de beaucoup de pierres, on a retrouvé des constructions de grandeur cyclopéenne, et dont on n'a pu encore atteindre les limites. On y a recueilli beaucoup d'objets d'art d'un travail merveilleux, des bijoux en or, qui, par la ténuité de leur poids, pourraient faire croire à l'emploi de la galvanoplastie en ronde bosse, science industrielle qui date de deux ou trois ans à peine chez nous. Enfin, on y a découvert un magnifique temple, composé d'un vaste ensemble de chambres et de galeries en granit et en albâtre, sans nulle inscription ni bas-relief, enseveli depuis des

milliers d'années, et dont pas un des historiens n'avait connu l'existence.

A la suite de la catastrophe planétaire que nous avons dénommée la *chute du ciel*, les Égyptiens, pas plus que les Assyriens, n'ayant pu déblayer les anciennes villes englouties, en bâtirent de nouvelles au-dessus ou dans les environs; mais elles n'eurent jamais le grandiose des anciennes. Celles-ci restèrent en partie enfouies, et, en Égypte, dominées par les pyramides, ces immenses points d'interrogation, ouvrages mystérieux dépassant toutes les proportions de l'humanité actuelle.

Nous ne nous jetterons pas dans des discussions d'ethnographie universelle; nous ne discuterons pas les dogmes qui veulent faire remonter l'origine des différentes populations du globe à un couple unique. Jadis, avant la conflagration terrestre planétaire, avant la disparition sous les eaux océaniques d'une immense portion du territoire, une race, la race blanche, régnait à peu près dans toute l'étendue du globe, comme on va le voir.

D'après la tradition des Aztèques, *des figures pâles, des hommes barbus* avaient tout créé chez eux, à une époque très-ancienne, et avant un grand événement céleste. La mission scientifique accomplie aux États-Unis, sous le patronage de M. V. Duruy, ministre de l'instruction publique, nous a valu une foule de preuves de la corrélation qui existe entre les anciennes constructions mexicaines antéhistoriques et les constructions de l'ancienne Égypte et de l'Asie Mineure. Mais les recherches particulières de M. Lucien Biart, exposées conjointement avec les trouvailles de la commission, au ministère de l'instruction publique, ont, à nos yeux, corroboré sans réplique la tradition aztèque que nous citons plus haut. Les Aztèques, et presque toutes les autres peuplades d'Amérique, avaient le visage glabre : or, toutes les statuettes antiques trouvées dans les fouilles à Mexico et aux environs ne représentent que des personnages privés de tout appendice pileux. Une partie des statuettes trouvées par M. Lucien Biart lui-même, dans ses fouilles aux Terres chaudes, climat mortel aux Européens, et où les savants de la commission ne s'étaient pas aventurés, ont de la barbe, des favoris et des moustaches, ce qui leur donne un type européen qui pourrait faire croire qu'elles sont contemporaines, si les lieux où le hardi voyageur les a tirées du sol n'étaient pas inhabités depuis et bien avant la découverte de l'Amérique. Chose incroyable et bien faite pour désarçonner tous nos antiquaires et paléontologistes, plusieurs de ces figurines portent lunettes ! Impossible de s'expliquer ce fait anormal, si l'on ne veut pas ajouter foi à la tradition aztèque, si l'on se refuse à croire à la légende du télescope d'Acmon, à l'engloutissement maritime de l'Atlantide et à l'immense avancement des sciences avant l'époque de la chute du ciel.

Dans l'une des îles dépendantes du Japon, sur les côtes de l'Asie du nord, se trouve une peuplade d'hommes poilus, à peau blanche, d'un caractère humain, doux, pacifique et d'une force herculéenne. Ils se prétendent les derniers descendants d'une race qui n'existe plus, mais qui avait autrefois dominé dans toutes ces contrées. Le défaut de relations commerciales avec les Asiatiques a, jusqu'à ce jour, empêché d'obtenir plus de renseignements sur cette curieuse peuplade réduite à l'état d'esclavage par les Japonais; mais, en Russie, on doit en savoir plus long sur elle et sur ses antécédents.

La ville des Orchoménies, soi-disant détruite par Hercule, est restée engloutie au fond du lac Copais, où ses ruines s'aperçoivent encore. La Bèotie est entourée de tous côtés par des montagnes qui ferment son bassin et empêchent tout écoulement de ses eaux, lesquelles cependant ne l'ont point envahie depuis les siècles les plus reculés de l'histoire.

On a compté sous ces monts, nommés Ptoüs, cinquante canaux ou souterrains inutiles ici, ou sans effet, car ils sont encombrés de temps immémorial, et de très-nombreux puits taillés dans le roc, à l'effet de ventiler ces canaux, travaux titanesques que la Grèce actuelle et même ancienne n'aurait jamais pu entreprendre ni mener à fin. La ville des Orchoménies, située à de telles profondeurs, relativement au territoire qui l'entoure, est évidemment antérieure à la plupart des montagnes qui environnent cette contrée.

Les constructions immenses qui sont au fond du lac Moëris, les ruines du lac Asphaltite ou mer Morte, et les pays environnants sont dans des conditions semblables. De hauts terrains les empêchent de devenir des golfes ou des bras de mer, car leur niveau se trouve plus bas que les mers voisines. Ce sont des lieux plus ou moins épargnés, circonvenus par les chutes du ciel. « La terre ferme n'est pas partout, comme on le croyait jadis, au-dessus du niveau de la mer, dit Arago : la mer Caspienne et tous les pays environnants à 70 et 90 lieues sont à 100 mètres au-dessus du niveau des mers. » On peut déjà approximativement déduire de cette contrée l'exhaussement par surcharge des territoires plus élevés. Mais revenons aux monts Ptoüs et au lac Copais, aujourd'hui lac de Topolias ou de Livadie. Ce lac a 17 ou 18 lieues de contour. A l'endroit le plus voisin de la mer, il se termine par trois baies qui s'avancent jusqu'au pied du mont Ptoüs proprement dit. Au

fond de chacune de ces baies, on rencontre une grande quantité de canaux qui traversent la montagne dans toute sa largeur. Les uns ont une lieue, les autres beaucoup plus. Pour les creuser et donner de l'air, on avait ouvert, de distance en distance, sur la montagne, des puits d'une profondeur immense en plein roc. Si l'on veut bien considérer les obstacles que ces sortes de travaux font naître, même aujourd'hui avec notre grand outillage et le jeu des mines, on est effrayé de la difficulté de l'entreprise, des dépenses qu'elle dut occasionner et du temps qu'il a fallu employer pour achever ces canaux.

Les mines de fer de l'île d'Elbe sont encore une preuve bien puissante d'une haute civilisation, très-avancée à cette époque que Cuivier fait remonter entre cinq et sept mille ans. D'après le calcul fait avec le plus grand soin par les ingénieurs, l'exploitation des mines de fer de l'île d'Elbe remonte à une époque dix fois au moins plus ancienne que celle qui nous est connue. Or, si l'on considère que les Grecs du temps d'Homère connaissaient déjà cette île qu'ils appelaient *Ethalia*, à cause de la suie et de la fumée des forges qu'on y voyait, on arrive à cette conclusion : qu'il faut faire remonter à plus de trente mille années l'exploitation active de ces mines de fer.

On voit donc que l'hypothèse d'une race de géants habitant l'ancienne terre (la terre des constructions colossales, avant la catastrophe que les Grecs ont appelée la guerre des dieux et des géants) n'est point à rejeter sans examen. Nous voyons même Moïse (*Deutéronome*, ch. II et III) raconter qu'il a trouvé le lit en fer d'un géant de neuf coudées, qui avait 13 pieds et demi de long sur 6 pieds de large. Hercule avait 7 pieds francs de haut. Et encore de nos jours, qu'ont de commun les colosses de la Patagonie, déjà dégénérés, avec les myrmidons asiatiques ? Il n'y aurait donc rien de trop déraisonnable à supposer géante la race à laquelle nous avons succédé.

Nulle part plus qu'autour de la mer Morte on ne rencontre des vestiges plus irréductibles de la chute du ciel. Toutes les ruines qui l'entourent (et elles sont immenses) se composent d'antiques constructions et d'édifices éternels ou aux trois quarts ensevelis sous des terrains de toutes sortes, qui, presque partout, ont fait disparaître l'eau et toute fertilité du sol, bien que tout ce territoire soit à un niveau inférieur même à celui de la mer Caspienne. Au sud et au nord de la mer Morte se trouvent des plaines de fange d'une profondeur inconnue et de plusieurs lieues de superficie, au milieu d'un pays d'une aridité presque absolue. On ne peut supposer là une dépression fortuite de territoire, encore moins des soulèvements (à part quelques éruptions volcaniques peut-être, mais insignifiantes), car toutes les ruines qui s'y rencontrent ont conservé leur aplomb vertical, et ne sont qu'encombrées de rochers ou de terrains bitumineux, infertiles, qui ont fait de ce pays, jadis très-peuplé, un véritable désert. De nombreuses cavernes se remarquent dans d'autres parties de ce même pays; quelques-unes sont murées, comme si l'on avait voulu en conserver la propriété en prévision d'événements semblables; elles semblent prouver qu'un certain nombre des anciens habitants purent s'y réfugier, comme Loth et ses filles. A ceux qui veulent voir ici une antique punition, on peut répondre qu'elle aurait manqué son but, car le petit nombre des habitants qu'on voit encore dans les alentours de la mer Morte sont bien les plus méchants, les plus insignes brigands qui soient sur terre. Si l'on y envoyait encore des *anges corporels* pour les prévenir et les garantir de quelque péril météorologique prévu, ils y trouveraient la même réception que ceux qui furent envoyés à Loth. S'il y eut cinq grandes villes englouties dans cette petite contrée, aujourd'hui déserte et presque inhabitable, on peut conjecturer que la terre était alors très-habité. Les manuscrits, cette rareté des temps anciens, sont malheureusement très-peu explicites sur ce sujet, les hiéroglyphes... les lit-on ? Les caractères runiques et cunéiformes, qui remontent à la plus haute antiquité, restent inexplicables. Sans la mythologie grecque, les temps antéhistoriques nous seraient presque entièrement inconnus, et nous les appellerions les temps fossiles.

L'origine météorique de l'île de Délos, nommée Astérie, parce qu'elle était tombée du ciel dans la mer, n'est-elle pas clairement racontée dans cette fiction, d'après laquelle Neptune écrasa, avec une île de plusieurs lieues de circonférence, quelques géants qui s'enfuyaient à travers la mer ? La mythologie désigne comme le lieu de la chute de Phaëton le territoire des environs de Padoue, Este et Vérone; on y trouve, en effet, les monts Euganéens, qui forment un groupe isolé et remarquable de pitons très-singuliers et de masses énormes qui furent enflammées en tombant. Quelques centaines d'années avant Troie, qui vit le déluge de Deucalion, ou chute de pierres, avait lieu le déluge d'Ogygès, ou chute d'eau, qui engloutit la terre des Atlantes dans un océan de boue provenant des espaces célestes. On a constaté depuis un fond de vase sur les côtes d'Espagne, de Portugal, de France et d'Angleterre, qui étaient alors la vieille Atlantide. Puis vint le déluge de Deucalion (1,500 ans environ avant notre ère); ce fut la dernière grande chute de pierres, la fin ou à peu près de ces conflagrations planétaires qui se sont succédées irrégulièrement, et qui

toutes, probablement, n'étaient que les effets d'une cause principale. Depuis cette époque, les chutes sont devenues de plus en plus rares, sans avoir jamais entièrement cessé.

« A peine reconnaîtrait-on la place où fut Babylone », dit Laplace. Quand Alexandre le Grand visita les principaux monuments de la ville aux jardins suspendus, il les trouva enfouis dans des marais où ils sont encore. On n'a jamais édifié ainsi ni à des niveaux aussi inférieurs, et, de temps immémorial, aucun événement géologique n'a pu lui donner cette situation dans un pays plutôt aride que marécageux. L'ancienne Babylone, que l'histoire mentionne, n'est que la fille d'une Babylone plus ancienne, enfouie sous des terres qui ne furent pas déblayées, la chose étant devenue impossible et sans utilité, par suite des niveaux exhaussés de la surface de la terre et des cours d'eau. Voici d'ailleurs, au sujet des ruines de Ninive, doublement antique aussi, ce que disent les auteurs des dernières fouilles faites dans cette contrée. « On sait aujourd'hui que tous les monticules disséminés sur le sol de l'Assyrie recouvrent des édifices enfouis... Enfouissement extraordinaire et certainement fort rapide et instantané... A Mossul (ancienne Ninive), à Bagdad (Babylone), il y a toujours un appartement souterrain nommé *serdab*, revêtu de plaques de gypse et très-fortement solide. A Karsabad, où le sol environnant n'est ni sablonneux ni sujet à être recouvert par des alluvions, tous les monuments assyriens que nous connaissons se trouvent exhaussés au-dessus de la plaine de toute la hauteur, souvent considérable, du monticule dans lequel ils sont bâtis. Dans une position semblable, ils n'ont pu être recouverts par des terres apportées par les vents ou par les eaux, et cependant ceux de Karsabad sont complètement enfouis... » On ne sait encore quelle est l'épaisseur de cet amas de matières enchevêtrées et irrégulièrement disséminées, ni jusqu'à quelle profondeur il faudrait creuser pour mettre à jour la terre des premiers hommes. Les explorations scientifiques au sein de ne datent guère que de notre siècle; le sol est à peine effleuré, les grandes fouilles sont à peine commencées.

Nous avons un peu parlé des principaux territoires recouverts par la chute du ciel; il est de toute justice de ne pas oublier celui de notre France, l'ancienne Celtique. A défaut de sphinx et de pyramides, nous avons dans l'Ouest plusieurs milliers de pierres colossales. Celles de Carnac, à quelques lieues de Vannes et d'Auray, sont d'abord alignées pendant près de 2 kilom. sur onze rangs, au nombre d'environ 4,000; puis elles s'éparpillent dans une étendue de plus de 10 kilom., suivant une ligne sinueuse comme les ondulations d'un serpent. La plupart de ces pierres doivent peser de 30,000 à 40,000 kilogrammes, quelques-unes bien davantage. D'où sortent ces pierres? Un tel amas (il y en a de 15 à 20,000 dans l'ensemble de nos départements des côtes de l'Ouest) n'a pu être tiré de carrières; il eût fallu excaver toute une contrée; et avec quel outillage? D'ailleurs, le nom de *menhirs*, que ces pierres ont porté de tout temps, dit assez leur origine: *m'en*, en langue celtique, signifie *lune*; *menhirs*, rochers de la lune. On trouve également du côté de Brest, entre la pointe de Toullinguet et la base de Camaret, sur la côte la plus élevée des environs, haute de 50 m. du côté de la mer, une autre rangée, en carré fermé de trois côtés, de 84 blocs de granit encore plus énormes que ceux de Carnac. Ils ont de 4 à 500 m. cubes, et chacun doit peser de 2,000 à 2,500 tonnes; 60 sont alignés de l'ouest à l'est, sur une longueur d'un peu moins de 1 kilom., et 12 à chaque bout sont perpendiculaires à cette ligne. Il est impossible que ces pierres erratiques, dont le poids défie toutes les forces qu'on eût pu employer à leur transport, aient été apportées là, sur le haut de cette colline; elles y sont tombées; mais elles y ont été arrangées par la main des hommes. En beaucoup d'endroits de notre littoral, on remarque sur ces pierres des reliefs et des caractères d'une écriture inconnue. Auraient-ils été sculptés par les habitants de la planète à laquelle ces rochers de granit appartenaient?... Tous ces énormes granits *carneilloux* de la Bretagne et autres lieux, alignés ou rangés en cercle, en croissant, en carré, encore d'aplomb sur leur base (ce qui prouve que l'assiette de la terre n'a pas varié depuis ce temps-là), au milieu desquels le hasard a fait retrouver des bracelets d'or massif, des haches de bronze, tous ces monolithes dressés symétriquement ont eu assurément une destination qui nous échappe, mais qui ne fut pas, comme on l'a dit plus tard, celle d'une idolâtrie religieuse ou d'autre niaiserie humaine de ce genre. Peut-être n'y aurait-il pas trop de déraison à avancer que ces travaux gigantesques, qui ne présentent plus aujourd'hui qu'une carcasse, ont été de vastes abris destinés à protéger les humains échappés aux premières chutes, contre les chutes postérieures que la science des météores leur avait appris ne devoir plus être que de terre, de boue, de sable et d'eau, les rochers ayant été précipités les premiers. En effet, les monolithes rangés en cercle forment souvent plusieurs vastes circonférences concentriques; ils ont pu être reliés les uns aux autres par des travaux protecteurs formant murailles et toits, détruits dans la suite par le temps ou par les hommes eux-mêmes. Les monolithes dressés en carré ou en ligne ont tous la même

direction, du sud vers le nord-ouest, ce qui permettrait de supposer un travail protecteur contre la marche dévastatrice de cet ouragan planétaire. Cependant, du côté de Saumur, on rencontre quelques monolithes celtiques qui surplombent sur leur fondement. Sont-ils plus anciens que tous les autres? Le terrain a-t-il été dérangé par quelque tremblement de terre postérieur?

La Bretagne n'a pas le monopole des pierres dressées. Il y a en Thessalie une singulière contrée, dont la chaîne du mont Olympe ferme un côté, celle du Pinde un autre côté, et la chaîne du mont Eta, qui sépare la Thessalie de la Livadie, un troisième côté; le quatrième est ouvert sur la mer. Cette contrée fournit aussi des preuves irrécusables de la chute du ciel: ce sont les *Météores*, situés par 39° 60' de latitude et 19° 30' de longitude.

Rentrons dans les Gaules. Les Grecs ont parlé d'une pluie de pierres arrondies, qui tomba sur les champs lygiens, aujourd'hui la Crau, à l'embouchure du Rhône. Ces pierres de la Crau, à une profondeur inconnue, jonchent ou couvrent le sol de cette contrée du Rhône; elles couvrent également une partie du midi de la France, entre les Pyrénées et les Alpes. Il y en a des chaînes entières de collines dans le Dauphiné et l'Isère. Les chutes du ciel furent donc très-considérables dans tous ces pays. Un puits de près de 100 pieds de profondeur, ouvert sur une de ces collines, n'a offert jusqu'au fond que ces mêmes galets mêlés d'un peu de terre rougeâtre. Et pas un coquillage ne s'y rencontre. Dans le Puy-de-Dôme, des montagnes entières sont formées d'aérolithes et de débris de domites (nom de ces pierres dans cette contrée). Sur l'un des plateaux les plus élevés de la Côte-d'Or se trouve une lande marécageuse malgré sa situation; on l'appelle les chaumes de la Ville peu heureuse. On ne voit en cet endroit, pâturage désert et sans habitations, qu'un amas de blocs granitiques plus ou moins clair-semés sur une assez vaste étendue, dans laquelle on rencontre aussi de grandes flâques de limon ou tourbe d'une profondeur non sondée, et qui paraissent reposer sur le terrain sec et rocheux qui les entoure. La tradition de la Ville peu heureuse n'est pas arrivée jusqu'à nous, le nom seul est resté; mais nul doute que, si des recherches intelligentes étaient faites en cet endroit, on ne trouvât l'explication de ce nom étrange.

Buffon relate la découverte d'une ville enterrée tout entière sous quelques mètres de terrain, le Châtelet, non loin de Saint-Dizier et des bords de la Marne, sur la montagne de même nom (latit., 48° 32'; longit., 22° 32'). On y trouva une grande quantité d'objets d'art très-antiques, très-remarquables. Dans la Touraine et les pays environnants, sur une très-grande étendue, il y a des faluns ou amas de coquillages sans mélange de matières étrangères, dont on n'a pas trouvé la fin à plus de 75 pieds de profondeur. Les immenses blocs de grès de la forêt de Fontainebleau, jetés chaotiquement dans la direction presque constante de la marche du dernier météore, celui que nous désignons par la chute du ciel, du sud-ouest à l'est, reposent sur un terrain calcaire. Les Pyrénées ne sont qu'une agglomération de rochers de toute nature, tombés enflammés du ciel, ainsi que l'indiquent la tradition et leur nom. Les Alpes, d'une autre nature en général que les Pyrénées, furent blanches et froides dès les premiers temps; car leur nom, en langue celtique, veut dire *blanc*. Dans le canton de Lucerne, le mont du Bélier est superposé à une montagne plus ancienne et différente. Ce qui est très-caractéristique, c'est que ces entassements de rochers, en tous lieux, reposent le plus souvent sur des terres moins denses, qui ont dû être ou qui pourraient être fertiles. Les blocs erratiques du Jura, qui ont de l'analogie avec certains rochers des Alpes, ne proviennent d'une chose: c'est qu'ils se sont disséminés en tombant, pendant leur chute météorique. Partout aussi, sur la terre, on trouve des restes de peuples d'origine inconnue et qui ne se rattachent à aucune de nos histoires. Ainsi, sur les côtes atlantiques de France, il reste encore deux ou trois populations qui, dans leur langage et dans leurs mœurs, ne ressemblent en rien à ce qui les entoure.

Plusieurs volumes suffiraient à peine pour enregistrer les principales preuves matérielles de la chute du ciel. L'Amérique, du pôle sud au pôle nord, la majeure partie de l'Afrique et de l'Asie en ont été écrasées. La Polynésie en a été noyée, et son territoire est englouti par l'eau, comme ce fut aussi le sort de l'Atlantide; les sommets des plus hautes montagnes seules s'élevèrent au-dessus des flots et ont formé des îles. L'abondance des déjections aquatiques fut telle à cette époque, que plus de la moitié peut-être de la terre habitable et habitée en fut noyée. La chute du ciel est un fait flagrant, et la célèbre et solennelle réponse des chefs celtes à Alexandre prouve que ce mot avait eu sa raison d'être dit, et que déjà ils avaient, sur ce qu'on est convenu d'appeler le ciel, les idées que nous en avons aujourd'hui; ils y voyaient ce fait scientifique de planètes et d'innombrables corps ou matières, roulant suspendus dans l'espace. Outre les planètes et leurs satellites, notre système se compose en effet d'une infinité de corps plus ou moins obscurs, qui parcourent l'espace suivant des lois inconnues encore, qui s'agregent et vont grossir peu à peu les planètes:

c'est la poussière des mondes. Sous forme d'aérolithes, il s'en précipite chaque jour une certaine quantité sur notre globe. Les animaux fossiles qu'on remarque en tous lieux sur la terre ne sont que des êtres lunaires qui y ont été précipités, et plusieurs diffèrent essentiellement des animaux vivant sur la terre. On pourrait cependant, jusqu'à un certain point, expliquer l'extension de certaines races d'animaux; mais, pour les coquillages, on n'a point encore trouvé d'explication plausible, par la raison toute simple qu'ils n'y ont jamais existé; témoins, les cornes d'Ammon, de tant de formes différentes, qui sont d'une composition tout autre que celle de n'importe quels coquillages connus. Les chutes de matières célestes à diverses époques, par zones plus ou moins étendues et de différentes épaisseurs, comblèrent ou exhaussèrent les vallées sur la terre, y firent des collines, des montagnes, en décimèrent les populations qui furent plus ou moins atteintes.

La science actuelle peut prouver d'une manière irrécusable que l'époque où l'on place communément la création du monde après un chaos n'était que la suite d'un grand événement chaotique précédé d'un immense état social, que mille monuments affirment et que l'archéologie découvre tous les jours. Les grands événements planétaires qui venaient d'avoir lieu (la soi-disant guerre des titans et des dieux), cet écrasement presque général de la terre qui en fut la conséquence, pouvaient être pris pour la création elle-même sortant du chaos. L'histoire ancienne était finie. Les hommes épouvantés, perdant l'idée de toute chronologie, devenus étrangers les uns aux autres par suite des séparations nouvelles des territoires submergés, disparus, surhaussés, ne purent comprendre et interpréter que confusément dans sa généralité ce qui leur fut transmis par tradition, et la vérité resta engloutie sous un fatras d'incohérences insensées.

Telle est l'histoire de la forme actuelle du globe, expliquée par la chute du ciel. Si le lecteur jugeait trop sévèrement cette théorie, et se sentait porté à donner des épithètes trop cruelles à l'auteur, soit du livre, soit du compte rendu, nous le prions de remarquer que les faits allégués sont vrais; quant aux conclusions, nous avouons sans peine qu'elles sont hasardeuses. Mais si l'on en fait justice en les sapant, il restera une puissante série de faits réellement frappants, dont de plus habiles que nous pourront tirer des conséquences, différentes sans doute de celles que le livre de M. d'Espiard nous a inspirées, mais utiles, à coup sûr, au point de vue de la science et de la vérité.

Chute de Séjan (LA), drame en cinq actes et en vers, par M. Victor Séjour, représenté sur le Théâtre-Français, le 25 août 1849. Ce sujet n'est pas neuf au théâtre, comme on le verra plus loin, et le titre donné à la pièce annonce le dénouement, ce qui est toujours une faute. L'auteur s'est conformé à la tradition historique, et a concentré toute l'action entre Séjan, Livie, femme de Drusus, et Apicata, femme de Séjan. Malgré ses allures romantiques, il n'a pas su se passer des songes et des confidents de la tragédie. Au premier acte, Livie, délaissée par Séjan, est inquiète et soupçonneuse. Séjan conspire. Apicata, reléguée depuis huit ans à Nole, en Campanie, est revenue secrètement à Rome; son mari s'en est fait un marchepied pour arriver au pouvoir, sans réussir à se détacher d'elle. Une conjuration est près d'éclater; une partie du sénat est gagnée, la populace est prête pour un soulèvement. Tibère est à Caprée, Séjan commande dans Rome. Aux amis de Tibère, que ses démarches occultes pourraient mettre en éveil, il montre un parchemin de l'empereur, où celui-ci loue son cher Séjan de l'idée qu'il a eue de se mêler au complot sous un nom supposé, afin de le déjouer plus sûrement. A l'abri de cette égide, le puissant ministre conspire contre César, avec approbation et privilège de César. Mais un affranchi, Orcus, qui passe et repasse dans la pièce comme l'âme invisible de Tibère, voit ou devine tout. Au deuxième acte, la scène montre les tombeaux qui bordent la voie Appienne. Céthégus, un des chefs des conjurés, qui ne voulait renverser Tibère que pour mettre un de ses fils à sa place, vient d'être assassiné par ordre de Séjan, et son cadavre a été retrouvé à quelques pas de là. Séjan, sous le nom et les habits de Farsis, bandit crétois, anime la multitude à venger le meurtre. « Qui a fait le coup? — César. — César mort, qui sera empereur? » Divers noms sont mis en avant. On adopte celui de Séjan. « Alertes! dit la sentinelle. Les conjurés disparaissent dans une forêt, et l'on voit paraître Apicata, qui vient faire des libations au tombeau de sa mère, avant de partir une seconde fois pour l'exil. Cette pieuse cérémonie est interrompue par l'arrivée de Livie. Pour la première fois, les deux rivales sont en présence. Cette situation a été bien souvent reproduite au théâtre. La femme adultère et la chaste épouse se prodiguent de banales insultes: leur fureur est au comble; Séjan arrive à propos pour les séparer. Apicata, suppliante, ne demande qu'à voir une dernière fois ses enfants. « Vous les verrez, répond Séjan. » On assiste, dans le troisième acte, à la fin d'une orgie chez Séjan. Grâce au troisième livre des *Annales* de Tacite, Séjan prononce un beau discours-ministre: il harangue les

principaux sénateurs réunis. Ce discours d'État est d'ailleurs renouvelé d'*Hernani* et de *Ruy-Blas*. Orcus arrive, porteur de deux lettres de Tibère: l'une pour Séjan, par laquelle l'associe à l'empire; l'autre, adressée au consul, avec l'ordre de convoquer sous trois jours le conseil des Quirites. Séjan, dans la crainte d'un piège, presse l'exécution de ses desseins. Une femme couverte du pallium demande à le voir. C'est Livie qui, pâle, égarée, vient demander la mort de sa rivale. Séjan se contient pendant quelques moments. A la fin, il éclate, et déverse tout ce que son cœur contient de haine, de mépris et de colère. Les défis répondent aux menaces. Cependant Apicata, qui devrait être partie pour Préneste, a entendu l'entretien de son mari et de Livie. Épouvantée, elle vient tomber aux pieds de sa rivale et s'offre à la mort, pourvu que Séjan soit sauvé. Livie accepte le marché, et reçoit d'Apicata une bague empoisonnée qu'elle lui fera remettre quand elle voudra qu'elle meure. C'est la scène d'*Hernani* et de *Ruy Gomez*, sauf un accessoire. Nous sommes au quatrième acte. Le sénat tient séance dans le temple d'Apollon Palatin. Le consul, les sénateurs, les chevaliers sont à leur place. Séjan, quoique simple chevalier, voit tous les fronts se courber devant lui. Un pas encore, et il sera maître de l'empire. Orcus, debout à la droite du consul, donne lecture du message de l'empereur, cette fameuse épitre dont parle Juvénal. A mesure que la pensée de Tibère perce l'obscurité de sa phrase, le vide se fait insensiblement autour de Séjan. Quand, à la fin, Orcus l'accuse formellement, au nom de l'empereur, comme conspirateur et comme meurtrier, le seul Gallus est à ses côtés. « Les preuves! » s'écrie-t-il. Livie s'avance, plusieurs rouleaux à main: « Les voici. » Les sénateurs, sommés de porter la sentence sur-le-champ, votent la mort. Livie, épouvantée de son action, jette les papiers accusateurs dans le trépid altum de la statue d'Apollon; mais il est trop tard. Alors Séjan jette le masque: « A moi, prétoriens! Mais les prétoriens sont enfermés dans leur camp; la garde urbaine cerne le temple; une double haie de licteurs se présente aux deux portes. Les imprécations, les outrages s'échappent de toutes parts. Séjan se redresse et foudroie de son indignation ses lâches ennemis. Son apostrophe étincelle de beaux vers. Au cinquième acte, Séjan est dans son cachot; il a refusé de nommer ses complices et attend la mort. Livie vient pour le sauver, elle le suivra dans sa fuite. Séjan, entre la mort et Livie, choisit la mort. Bientôt arrive Apicata, qui s'est empoisonnée avec la bague que Livie lui a fait remettre par Orcus. Les deux époux se rappellent le bonheur passé, en vers empreints d'une délicieuse mélancolie. A ces douces et poétiques rêveries de l'égérie succède brusquement un réalisme grossier, l'agonie et les contorsions des deux femmes. Tout cet acte est un composé d'*Hernani*, de *Marion Delorme*, de *Marie Tudor* et du drame de *Clotilde*.

En général, l'auteur se préoccupe trop de la mise en scène, du décor; il tend à substituer la description et l'épique à l'action dramatique; il prend les passions à rebours, et ne sait pas soutenir les caractères. Son drame ne témoigne pas d'une grande faculté d'invention; aucune situation ne frappe par sa nouveauté.

Cyran de Bergerac a traité le même sujet dans la *Mort d'Agrippine*, pièce oubliée, où il y a de beaux vers et même quelques belles scènes.

Chute des anges rebelles (LA), célèbre fresque de Spinello Aretino. Spinello, l'un des artistes les plus originaux de la primitive école toscane (xive siècle), exécuta cette fresque dans l'église Santa-Maria degli Angeli, à Arezzo, sa ville natale; il y représenta, dit-on, un Lucifer effroyable qu'il revêtit ensuite en songe et qui lui demanda pourquoi il l'avait peint si laid; le pauvre artiste fut tellement effrayé de cette vision, que son esprit et sa santé en furent altérés à la fois, et il mourut peu de temps après. L'église Santa-Maria a été détruite, il y a quelques années, et l'on n'a pu sauver que quelques fragments de la fresque qui, du reste, était déjà fort dégradée. Le plus large de ces fragments, représentant saint Michel et dix anges combattant, appartient à un Anglais, M. A.-H. Layard; il a figuré à l'exposition de Manchester en 1857. Le dessin de la composition entière de Spinello nous a été conservé par Lastinio, qui en a publié une gravure dans ses *Spécimens des anciens peintres florentins*. G. Schaff en a donné aussi une gravure dans le livre de Kugler sur la peinture italienne.

Chute des anges (LA), tableau de Frans Floris; musée d'Anvers. La composition se divise, en quelque sorte, en deux zones: dans la zone supérieure, remarquable par la sévérité du style, on voit l'archange saint Michel, armé du glaive flamboyant et la tête ceinte d'une auréole dorée; il foudroie le chef des anges rebelles, Lucifer, qui a pris la forme d'un dragon couronné. Aux côtés de Michel se tiennent d'autres anges armés de lances et d'épées, qui mettent en déroute la tourbe des démons. Ceux-ci se défendent avec rage; ils tombent pêle-mêle du haut du ciel, et contrastent par leurs attitudes bizarres, leurs formes monstrueuses, avec les beaux anges qui planent sur les hauteurs de l'empyrée; ils ont pour la plupart des corps d'hommes avec des têtes d'animaux, de tigres, de boucs, de sau-

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^e SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC., ETC.

comprenant :

LA LANGUE FRANÇAISE; LA PRONONCIATION; LES ÉTYMOLOGIES; LA CONJUGAISON DE TOUS LES VERBES IRRÉGULIERS;
LES RÉGLES DE GRAMMAIRE; LES INNOMBRABLES ACCEPTIONS ET LES LOCUTIONS FAMILIÈRES ET PROVERBIALES; L'HISTOIRE;
LA GÉOGRAPHIE; LA SOLUTION DES PROBLÈMES HISTORIQUES; LA BIOGRAPHIE DE TOUS LES HOMMES REMARQUABLES, MORTS OU VIVANTS;
LA MYTHOLOGIE LES SCIENCES PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES ET NATURELLES; LES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES;
LES PSEUDO-SCIENCES; LES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES; ETC., ETC., ETC.

PARTIES NEUVES :

LES TYPES ET LES PERSONNAGES LITTÉRAIRES; LES HÉROS D'ÉPOQUES ET DE ROMANS; LES CARICATURES
POLITIQUES ET SOCIALES, LA BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE; UNE ANTHOLOGIE DES ALLUSIONS FRANÇAISES, ÉTRANGÈRES, LATINES
ET MYTHOLOGIQUES; LES BEAUX-ARTS ET L'ANALYSE DE TOUTES LES ŒUVRES D'ART;

PAR PIERRE LAROUSSE

• Le dictionnaire est à la littérature d'une nation ce que le fondement, avec ses fortes assises, est à l'édifice. •	DUPANLOUP.
• Fais ce que dois, advienne que pourra. •	DEVISE FRANÇAISE.
• La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. •	DOIT CRIMINEL.
• Ceci est un livre de bonne foi. •	MONTAIGNE.
• Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. •	ADAM.

TOME SEPTIÈME

PARIS

ADMINISTRATION DU GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

19, RUE MONTPARNASSE, 19

1870

elle n'est rien sans l'explication; or, quoi qu'on en ait dit, le mystère, en peinture comme en sculpture, ne vaut rien; l'allégorie ne doit être ni une histoire, ni une épigramme, ni une énigme.

L'Espérance de Thorwaldsen tient dans une de ses mains une grenade entr'ouverte et presque mûre; de l'autre, avec un mouvement plein de grâce, elle relève sa robe qui gêne un peu sa marche; un mélange de crainte et d'assurance est répandu sur son visage, ses traits respirent à la fois la douceur et la bonté; elle s'avance grave et se-reine, comme les *Prières*, dans le poème homérique. Les plis de la draperie, l'attitude, la physionomie sont tout à fait antiques; le vêtement est plus moderne et d'une conception extrêmement heureuse; il ressemble jusqu'à un certain point à celui de la statue d'Egine, modifié d'après les *gioubets* turcs de Constantinople.

Thorwaldsen eut regret, dit-on, de n'avoir pas mis à la main de son *Espérance*, au lieu d'une grenade, un lotus. Cette fleur symbolique eût peut-être achevé de rendre la pensée originale de l'œuvre. Le lotus était, en effet, l'emblème du Nil, et le Nil exprimait au plus haut degré, dans les mythes égyptiens, la certitude et l'abondance de tous les biens. L'épanouissement du bouton en fleur eût été éloquent à lui seul, et la composition aurait semblé plus savante. N'importe, nous aimons cette grenade, ce fruit plus connu, qui promet de s'ouvrir et de livrer bientôt aux yeux et aux lèvres ses grains savoureux, couleur de rubis.

Le style général s'écarte un peu de la manière ordinaire de l'artiste; il a judicieusement adopté un caractère mitoyen entre l'école de Phidias et celle d'Hégésias, tout en se rapprochant davantage de la première, au moins par la grâce; cela répand sur toute la statue un air de divinité; nous avons une déesse au lieu d'une allégorie. Sans doute, l'idée première de cette belle composition appartient aux anciens, mais Thorwaldsen a eu l'honneur de la comprendre et de la réaliser.

ESPÉRANT (è-spé-ran) part. prés. du v. *Espérer*: On passe sa vie à *espérer*, et l'on meurt en *ESPÉRANT*. (Volt.)

ESPÉRANT, ANTE adj. (è-spé-ran, ante — rad. *espérer*). Qui a de l'espoir, qui *espère*: Le sommeil de la mort saisit l'âme *espérante*.

SAINT-BEUVE.

ESPERCIEUX (Jean-Joseph), sculpteur français, né à Marseille en 1758, mort en 1840. Il n'eut pour maître que son goût pour les beaux-arts. Il fut l'ami des hommes les plus distingués de son temps, Raynal, Mirabeau, Lebrun, Louis David, etc., et il a exécuté les bustes d'un grand nombre d'entre eux. Nous citerons de lui : les *Clefs de Vienne*, bas-relief pour le Corps législatif; la *Fontaine Saint-Sulpice*, aujourd'hui au marché Saint-Germain; la *Victoire d'Austerlitz*, pour l'arc de triomphe du Carrousel; *Napoléon*, statue pour le Sénat; les statues de *Molière* et de *Racine*; l'*Envie*, *Philoctète*, *Dioné*; *Jeune homme entrant au bain* (1824); *Femme entrant au bain* (1836); des bustes de *Raynal*, de *Lemercier*, d'*Arnaut*, de *Légitime Bonaparte*, etc. Les œuvres de cet artiste sont correctes, mais dépourvues d'originalité.

ESPERÉ s. f. (è-spé-ré — de *Esper*, natural. allem.). Bot. Genre d'algues marines, de la famille des corallinées, dont l'espèce type se trouve aux environs de Nice.

ESPÉRÉ, ÊE (è-spé-ré) part. passé du v. *Espérer*. Attendu comme pouvant se réaliser : *Bonheur longtemps ESPÉRÉ*.

— **Antonymes**. Inespéré, inattendu.

ESPÉRER v. a. ou tr. (è-spé-ré — lat. *spere*, qui se rattache probablement à la racine sanscrite *spu*, en grec *phu*, *psu*, se hâter. A la même famille appartiennent sans doute : l'ancien slave *spati*, avoir un heureux succès, *spechu*, célérité; l'ancien allemand *spuon*, moyen allemand *spuon*, servir, *spuot*, succès. La signification commune de tous ces termes est avoir hâte, se hâter, atteindre à la hâte. Suivant Eichhoff, *spere* est le même que le grec *spereô*, *spargô*, de la racine sanscrite *sparh*, désirer, souhaiter, d'où *sparha*, désir; en grec *spargô*, en latin *spes*. — Change *é* en *e* devant une syllabe muette : *J'espère*, qu'ils *espèrent*; excepté au fut. de l'ind. et au prés. du cond. : *tu espéreras*, il *espérerait*. Désirer et attendre comme probable : On *jouit* moins de ce qu'on *obtient* que de ce qu'on *espère*. (J.-J. Rousseau.) En supposant les choix les plus réfléchis, sur cent unions indissolubles, on doit en *ESPÉRER* une heureuse. (Senancour.) On *ESPÈRE* toujours un peu ce qu'on *désire*. (Demoustiers.) N'accorder rien et laisser tout *ESPÉRER*, *causer* sur le seul de l'amour, mais la porte fermée, voilà la science d'une coquette. (Ch. de Bernard.) Tout homme a dans sa vie un moment heureux à *ESPÉRER*. (Gardanne.) *Désirer* et attendre comme probable la venue de : *Je t'is, je me promène, je vous ESPÈRE*; *gardez-vous de me plaindre*. (Mme de Sév.)

— A signifié Attendre en général, et ce sens est encore usité dans plusieurs provinces : *Je vous ESPÈRERAI près du pont*. *J'ESPÈRE qu'il soit de retour*.

— Absol. Avoir de l'espérance : *ESPÉRER, c'est jouir*. (Acad.) *Les hommes sont extrêmement portés à ESPÉRER et à craindre*. (Mon-

tesq.) *Il n'y a point d'homme plus aisé à mener que celui qui ESPÈRE; il aide à la tromperie*. (Boss.) *Lorsqu'on désire on se rend à discrétion à celui de qui on ESPÈRE*. (La Bruy.) *Le commun des hommes ESPÈRE en gros et désespère en détail*. (Bussy-Rab.) *Le mariage est un grand fardeau, mais c'est aussi une méthode d'ESPÉRER*. (Ste-Beuve.)

Je pars, fidèle encore, quand je n'espère plus.

RACINE.

Où l'œil n'espère plus le charme disparaît.

DELLILLE.

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

MOLIÈRE.

Il avoir la vertu théologale de l'espérance : *Il n'y a point de réprobation pour ceux qui ESPÈRENT*. (Boss.)

— v. n. ou intr. *Espérer en*, Placer son espérance en, compter sur : *ESPÉRER EN Dieu*. *J'ESPÈRE encore en vous*. *Le Seigneur est mon aide et mon défenseur; mon cœur à ESPÉRÉ EN lui, et j'ai été secouru*. (La Harpe.)

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

RACINE.

N'espérons qu'en nous-même, et sachons tout braver.

[ver.]

Mépriser notre vie est l'art de la sauver.

DE BELLOY.

Il On disait autrefois *Espérer* à dans le même sens, mais avec un nom de chose seulement : *ESPÉRER à la vie future*.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.

MAHERBE.

— *Espérer de*, *Espérer*, se promettre de la part de, du fait de : *Il ne faut ESPÉRER que de son courage et de sa persévérance*. *Voilà ce que j'ESPÈRE de vous*. *Il Espérer de*, avec un verbe à l'infinitif, Avoir l'espérance, la confiance de : *On ESPÈRE de vieillir, et l'on craint la vieillesse*. (La Bruy.)

Hélas! puis-je *espérer* de vous revoir encore?

RACINE.

— Gramm. Quand ce verbe a pour complément un infinitif, celui-ci n'est presque jamais précédé d'une préposition; cependant on met quelquefois la préposition de lorsque *espérer* est lui-même à l'infinitif : *Peut-on espérer de vous revoir?* (Acad.)

Après *espérer que*, le verbe de la proposition complétive ne doit jamais être au présent ni au passé, parce que l'espérance a nécessairement pour objet une chose future. Ainsi, il ne faut pas dire : *J'espère que vos parents se portent bien, qu'ils ont fait un bon voyage*; on doit dans ce cas remplacer *j'espère* par *je pense*, *je me flatte*. Cependant on dirait bien : *J'espère que vous ALLEZ répondre catégoriquement*, parce qu'ici *allez* est une espèce d'auxiliaire qui marque un futur très-prochain.

— Syn. *Espérer, attendre*. V. ATTENDRE.

— **Antonyme**. Désespérer.

ESPÉRÉ s. f. (è-spé-ré — de *Esper*, natural. allem.). Bot. Genre non adopté d'algues marines, de la famille des floridées.

ESPERIENTE ou **EXPERIENTE** (Callimachus), historien toscan. V. BUONACCORSI.

ESPERONADE s. m. (è-spe-ro-na-de — du préf. *es*, et de *esperon*, qui s'est dit pour *épéron*). Anc. mar. Bateau maltais d'une marche supérieure : *L'ESPERONADE à fond plat, pour pouvoir facilement être halé à terre, n'était pas ponté; à l'arrière seulement, il avait une chambre couverte d'un toit rond qui servait d'abri; il avait un plat-bord mince en bois léger, pour diminuer les poids dans les hauts; son mâât unique portait une voile à livarde*. Il On a dit aussi *ESPERONARE*, *SPERONARE* et *SPERONADE*.

ESPERONNIER (François-Dominique-Victor-Edouard), général français, né à Narbonne en 1788, mort à Paris en 1855. Elève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie, il fit, en 1810, l'expédition d'Espagne avec le grade de lieutenant en second, et devint aide de camp du général Bouchu (1811). Il fut décoré pour sa belle conduite au siège de Chinchilla (1813), créé capitaine la même année. Il suivit ensuite le général Bouchu en Allemagne, et fut fait prisonnier à Torgau. Il était à Grenoble, en 1815, lorsque Napoléon y passa au retour de l'île d'Elbe; Esperonnier se joignit à lui avec les troupes qu'il commandait. Il ne quitta pas le service au retour des Bourbons, et devint, en 1835, commandant en second de l'Ecole polytechnique. L'année précédente, il avait été nommé député par les électeurs de son département. Il fut ensuite lieutenant colonel en 1838, maréchal de camp en 1846, et mis à la retraite par le gouvernement provisoire en 1848. Il avait toujours siégé à la Chambre jusqu'à cette époque et y avait constamment voté avec le parti conservateur.

ESPET s. m. (è-spé). Ichtyol. Un des noms du brochet de mer.

ESPLASE s. f. (è-spla-zo — du gr. *esphlasis*, enfoncement; de *eis*, dans, et *phlaô*, j'écrase). Chir. Contusion et enfoncement des os du crâne.

ESPIARD DE COLONGE (Jean-Alexandre, baron d'), général, arrière-petit-fils de Philibert Espiard, député aux états de Blois en 1576, né à Paris en 1713, mort à Saint-Sauveur en Médoc en 1788. Il devint maréchal de

camp, et fut directeur de l'artillerie des provinces de Guyenne, basse Navarre et Béarn de 1779 à 1786. Le baron d'Espiard est auteur d'un ouvrage intitulé : *Artillerie pratique employée sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, lequel a été publié par un de ses petits-neveux (1846, 2 vol. in-40, avec planches). C'est un traité très-détaillé de l'artillerie sous M. de Vallière, avec les améliorations qui furent apportées à cette arme du vivant de l'auteur. Outre ce traité, il a laissé divers mémoires sur l'artillerie, dont trois sont conservés aux archives du dépôt central de l'artillerie, place Saint-Thomas d'Aquin, à Paris. Ils sont intitulés : *Observations sur la décision qui prescrit de mettre des grains de lumière à froid aux canons* (1763); *Mémoire concernant les moyens à employer pour empêcher les cartouches, tant à boulets qu'à balles, de tamiser dans les caissons* (1767); *Connaissances préliminaires des procédés qui sont en usage à Klingenthal pour la fabrication des armes blanches* (1775). Enfin son petit-neveu a publié, sous le titre de *l'Art de convertir le fer de fonte ou le fer cru en acier, joint à un Traité sur l'acier d'Alsace* (1863), un petit opuscule inédit du général. — Son fils, François-Alexandre, baron d'ESPIARD DE COLONGE, né en 1752, mort à Munich en 1814, commandait en chef, en 1812, l'artillerie du 6^e corps, composé en grande partie de Bavaïrois, sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr; il remplit même un instant les fonctions de son chef d'état-major, et mourut général-major, des suites de blessures graves qu'il avait reçues à la bataille de Polosk. Il a laissé quelques manuscrits inédits sur sa campagne. — Un second fils, Bénigne-Jean-Claude, baron d'ESPIARD DE COLONGE, né en 1754, mort à Munich en 1837, servit également dans l'artillerie bavaïroise, se distingua notamment le 16 mai 1807 au combat de Poplavi, sur la Narew, fut nommé, en 1817, par le roi de Bavière, directeur général du ministère de la guerre, conseiller d'Etat, et, en 1824, lieutenant général. Cette même année, il fut chargé par le gouvernement bavaïrois de diriger et de faire exécuter sous ses ordres un travail complet sur l'état de l'artillerie bavaïroise, qui avait été demandé par le gouvernement français. Ce travail, actuellement conservé au dépôt d'artillerie, à Paris, consiste en 23 planches, accompagnées d'un mémoire intitulé : *Etat de toutes les parties du matériel de campagne de l'artillerie bavaïroise*, etc.

ESPIARD DE COLONGE (Antoine-Bernard-Alfred, baron d'), diplomate et littérateur français, petit-neveu du général J.-A. d'Espiard de Colonge, né vers 1815. Il a été attaché à la légation de France en Bavière de 1838 à 1845. M. d'Espiard a mis au jour quelques ouvrages de son grand-oncle, et il est lui-même auteur, entre autres écrits, d'un livre intitulé : *La Chute du ciel, ou les Antiques météores planétaires* (1865, 1 vol. gr. in-80 de 586 pages), livre très-curieux et remarquable à divers égards.

ESPIARD DE SAUX (François-Bernard), magistrat français, de la même famille que les Espiard de Colonge, né à Dijon en 1559, mort à Besançon en 1743. Il remplit avec beaucoup de distinction la charge de président à mortier au parlement de Besançon, et fut député plusieurs fois à la cour par sa compagnie dans des circonstances importantes. Il se démit de sa charge en 1725, et reçut alors le titre de président honoraire du même parlement. On a de lui : *Remarques sur le Traité des successions de Denis Lebrun*, imprimées à la suite de cet ouvrage (Paris, 1736, in-fol.); *Epistola circa librum cui titulus : Corpus juris canonici, auctore Jo. Petr. Giberio*, imprimées dans les éditions de ce traité (1736-1737); *Observations sur des matières canoniques*, insérées dans les *Institutions ecclésiastiques de Giber*; *Observations sur des matières de droit*, dans les *Œuvres de Bretonnier*; *Observations sur la coutume de Franche-Comté*, par Bogue, manuscrit in-folio conservé à la bibliothèque publique de Besançon. Espiard de Saux a, en outre, fourni des notes à Taisand dont celui-ci a fait usage dans son *Commentaire sur la coutume de Bourgogne*, et à Raviot, pour son édition des *Arrêts du parlement de Dijon*, recueillis par Ferrier. On conserve à la Bibliothèque nationale, à Paris, cinquante lettres adressées par lui à son parent le président Bouchier (dossier Bouchier). — Son fils, Jean-François ESPIARD DE SAUX, né à Besançon en 1695, mort dans la même ville en 1778, fut chanoine de la métropole de Besançon, abbé de Saint-Rigaud, conseiller clerc au parlement et prédicateur de la reine, épouse de Louis XV. On a de lui un recueil de *Sermons* (Besançon, 1776, in-80). — François-Ignace ESPIARD DE LABORDE, frère du précédent, né à Besançon en 1707, mort à Dijon en 1777, embrassa aussi l'état ecclésiastique, fut d'abord grand vicaire de l'évêque de Troyes, puis conseiller clerc au parlement de Dijon. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur le génie et le caractère des nations* (Bruxelles, 1743, 3 vol. petit in-12), réimprimé sous ce titre : *Esprit des nations* (La Haye [Paris], 1753, 2 vol. in-12). La branche Espiard de Saux s'est éteinte en ces deux frères.

ESPIC (Jean-Barthélemy), poète français, né à Certe (Hérault) en 1767, mort en 1844. Tout jeune encore, il entra dans la congré-

gation des Doctrinaires, qu'il quitta en 1792; fut reçu à l'Ecole normale de Paris en 1795, et alla fonder quelque temps plus tard, à Sainte-Foy-la-Grande, dans la Gironde, une maison d'éducation, qu'il dirigea pendant trente-trois ans. On a de lui divers poèmes : *Des soins et des hommages respectueux dus à la vieillesse* (1812), en vers français et en vers latins; le *Champ de bataille* (1816); la *Famille* (1816); *Bertrade de Montfort* (1830); *Christine d'Elbi* (1833).

ESPICHEL ou **SPICHEL**, autrefois *Barbarum promontorium*, cap de Portugal, prov. d'Estramadure, à 39 kilom. S.-O. de Lisbonne, par 38° 25' de lat. N. et 11° 33' de long. O. Phare de 206 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan; fort; petite église où l'on se rend en pèlerinage.

ESPIEGLE adj. (è-spiè-gle — V. l'étym. à la partie encycl.). Vif et éveillé, aimant à faire des malices : *Des enfants ESPIEGLES*. Il Fait ou dit d'une manière fine et malicieuse : *Un tour ESPIEGLE*. Une réponse *ESPIEGLE*.

— Substantif. Personne espiègle : *Une petite ESPIEGLE*.

— **Encycl. Linguist.** Le mot *espiègle* semble se rapporter, de bien loin, il est vrai, à la racine sanscrite *pas*, voir, d'où *sposa*, espion. Cette racine, en effet (v. *ESPECER*, *ESPION*), a fourni le latin *specere*, regarder, d'où l'on a fait *speculum*, signifiant miroir, d'où nous viennent *spéculer*, *spéculatif*, *spéculateur*, *spéculation*. Le latin *speculum*, miroir, est devenu *specchio* en italien, espagnol *espejo*, provençal *espelh*, allemand *spiegel*, et, par un long détour, le même mot a pénétré en français sous la forme de l'adjectif *espiègle*. L'origine de ce mot est curieuse. Il existe en allemand un recueil célèbre de facéties et de tours, que débite ou joue un personnage demi-historique et demi-mythique, nommé *Eulenspiegel*, ou Miroir des chouettes. Ces facéties furent traduites en français, et le héros fut connu d'abord sous le nom d'*Ulespiègle* (V. ce mot), qui, contracté en *Espiègle*, en est venu à signifier plaisant, et se dit aujourd'hui d'enfants ou de jeunes gens qui font de petites malices.

Ménage a dit : « Un Allemand du pays de Saxe, nommé Till Ulespiegel, qui vivait vers 1480, était un homme célèbre en petites fourberies ingénieuses. Sa vie ayant été composée en allemand, on a appelé de son nom un fourbe ingénieux. Ce mot a passé ensuite en France avec la même signification, cette vie ayant été traduite et imprimée sous ce titre : *Histoire joyeuse et récréative de Till Ulespiegel, lequel par aucunes fallaces ne se laisse surprendre ne tromper*. » Le prologue qu'on a mis à la tête de la traduction française de la vie de l'Espiègle dit que ce plaisant mourut en 1550. Nous trouvons une allusion à cet ouvrage dans les vers suivants du *Jocoseria* de Melander :

*Olim scurra fuit nostris notissimus oris,
Sazonicam gelidus qua rigat Albis humum.
Noctua Cecropia dederat cui sacra Minerva
Et speculum falsis nomen imaginibus.*

La *Vie de Till Ulespiegel*, traduite de l'allemand, fut imprimée à Lyon par Jean Sau-grain, l'an 1559. Elle fut aussi traduite en vers latins, sous ce titre : *Ægidii Periardri speculum noctuæ, omnes res memorabiles variæque et admirabiles Egiæ Sazonici machinationes complexens*. Il y en a une édition à Amsterdam (1663) sous ce titre : *Uularum speculum, alias Triumphus humanæ stultitiæ, vel Tilus Sazo, etc.* Le frontispice représente une chouette tenant de sa patte gauche un miroir, où elle se regarde.

Avant de terminer, disons que l'allemand *eule*, chouette, qui forme la première partie du nom d'*Ulespiegel*, est le corrélatif du sanscrit *ulûka*, *ulûka*, *ulûka*, hibou; bengalais *ulûk*; indoustani *ulûgh*, *ulû*; persan *urûgh*; latin *ulula*; ancien allemand *ulu*; anglo-saxon *ula*; anglais *owl*; corrique *ula*; vieux français *ulotte*. L'onomatopée sanscrite *ulûlu*, *ulûli*, hurlement plaintif, *ululatus*, et l'onomatopée latine *ululo*, grec *ololuzo*, etc., indiquent clairement la nature imitative de ce nom.

ESPIÈGLERIE s. f. (è-spiè-gle-rie — rad. *espiègle*). Malice, tour d'espiègle : *Faire des ESPIÈGLERIES*.

ESPIENS, village et comm. de France (Lot-et-Garonne), cant., arrond. et à 6 kilom. de Nérac; 764 hab. Eglise du XIII^e siècle. Ruines et tour d'un château féodal. Au hameau de Coutures, église très-ancienne avec porche percé de meurtrières.

ESPIGNETTE s. f. (è-spi-gnè-te; gn. m.). Bot. Nom vulgaire de la clavaire coralloïde, espèce de champignon.

ESPIGON s. m. (è-spi-gon). Mar. Espèce de bout-dehors qui s'ajoutait aux vergues des anciennes nefs, pour établir des voiles supplémentaires.

ESPINAC (Pierre d'), prélat français. V. EPINAC.

ESPINAR (El), bourg d'Espagne, prov. et à 32 kilom. de Ségovie, sur la route de Madrid à Valladolid; 1,300 hab. Commerce de grains et de bétail. Hôpital, maison de détention. L'église, remarquable par son architecture, est ornée de plusieurs bonnes peintures.